

Tous droits de traduction et reproduction
réservés pour tous pays
© Florence CLERFEUILLE – FADM – 2016

ISBN 979-10-95023-06-7

« On ira en vacances sur la Lune !

— Et on se déplacera en soucoupe volante !

— On aura des robots à la maison pour faire la cuisine, le ménage, la vaisselle...

— Et on aura tout le temps qu'on voudra pour s'amuser. Ça sera super ! »

Comme chaque fois qu'elles se laissaient aller à imaginer la vie en l'an 2000, Isabelle et Elena se livraient à une partie de ping-pong verbale. Dans quel monde évolueraient-elles à cette époque-là ? Cela leur paraissait tellement loin. Il y avait déjà eu de tels changements dans la vie quotidienne depuis la fin de la guerre, trente-cinq ans plus tôt...

« Si ça se trouve, on pourra se parler dans la télévision ! »

Isabelle avait presque crié d'excitation, ce qui lui valut un regard irrité de sa mère. Les yeux grands ouverts, elle fixait son amie, le souffle coupé. L'idée semblait tellement énorme...

D'un même mouvement, les deux fillettes tournèrent la tête vers le poste de télévision qui trônait dans le salon de la famille Tournemire. À l'écran, une speakerine souriante présentait le programme du soir.

« On lui parlerait et elle pourrait nous entendre, tu crois ? chuchota Elena comme si elle craignait, justement, d'être entendue.

— Et pourquoi pas ? On s'entend bien au téléphone. Pourquoi on ne s'entendrait pas à la télévision ? »

L'air soupçonneux, Elena scrutait l'écran. Et si, à défaut de les entendre, la speakerine pouvait les voir ?

« On va vite s'en rendre compte. Fais comme moi ! » ordonna Isabelle en se lançant dans un véritable festival de grimaces.

Imperturbable, la femme continuait à sourire dans le poste. Les deux fillettes se rapprochèrent, tout en continuant à tordre leurs visages, jusqu'à ce qu'une voix se fasse entendre derrière elles et les fasse se figer à quelques dizaines de centimètres de l'écran.

« Qu'est-ce que vous faites, toutes les deux ? s'étonnait Jacqueline Tournemire.

— Rien, Maman ! »

Devant le regard faussement angélique de sa fille, Jacqueline se tourna vers Elena.

« On fait des grimaces à la dame, reconnut la petite fille.

— À quelle dame ?

— Celle de la télévision.

— Comme si elle pouvait vous voir... Allez donc jouer dans la chambre d'Isabelle, plutôt », dit la jeune mère de famille en levant les yeux au ciel.

Là, les deux amies reprirent leur conversation.

« En l'an 2000, on n'aura plus d'école !

— Ça, je sais pas... Mais en tout cas, on sera drôlement vieilles... Plus vieilles que nos mères ! »

Cette évidence les laissa muettes de sidération. Trente-deux ans. En l'an 2000, elles auraient trente-deux ans... S'imaginer dans une vie d'adulte était autrement plus compliqué que de rêver aux avancées technologiques du XXI^e siècle !

Depuis toujours, Isabelle et Elena étaient amies. Depuis qu'Elena était arrivée en France, à l'âge de trois ans. Elle était née en Corée du Sud, le 25 mai 1968. Le pays se relevait difficilement de la guerre qui l'avait opposé à son frère du Nord à la fin des années cinquante. Les enfants trouvés dans la rue étaient nombreux. Elena avait été de ceux-là.

Personne ne savait qui étaient ses parents biologiques. La petite fille n'avait que quelques heures lorsqu'elle avait été trouvée, près d'un tas de poubelles, par une autre enfant, âgée de dix ans. Celle-ci cherchait de quoi se nourrir.

Des bruits de succion émanant d'un carton avaient attiré son attention. Curieuse, elle avait regardé de quoi il s'agissait. La chance (pour Elena) avait voulu qu'elle ne referme pas le carton en oubliant aussitôt ce qu'il contenait. Bien au contraire, la fillette avait extirpé le nouveau-né nu de son berceau sommaire, l'avait emballé dans ce qui lui servait d'ordinaire de couverture, et avait frappé à la porte d'un médecin.

Ce dernier avait tout de suite compris l'urgence de la situation et avait prodigué les soins nécessaires au bébé. Il avait aussi donné à la plus

grande de quoi se nourrir. Ensuite, il avait amené les deux enfants à un orphelinat.

En sauvant Elena, la plus grande s'était sauvée elle-même de la rue.

C'est en arrivant en France, en 1971, que le nouveau-né sauvé des poubelles était devenu Elena. Ce prénom avait été choisi par sa mère adoptive, Maryvonne. Pendant longtemps, Isabelle s'était demandé ce qui avait bien pu l'y pousser. Pourquoi donner à une enfant asiatique, dont les grands yeux bridés ne laissaient aucun doute quant à son origine géographique, un prénom cent pour cent espagnol ?

Le visage et le prénom n'allaient pas ensemble. C'était au point que lorsqu'en début d'année scolaire, il fallait remplir une fiche d'identité pour se présenter aux professeurs, la surprise s'affichait à chaque fois sur les visages.

« Elena ? Tu t'appelles Elena ? »

L'interpelée relevait son menton triangulaire, croisait ses bras, et fermait encore un peu plus ses yeux fendus.

« Oui, répondait-elle fièrement, je m'appelle Elena. »

Sous-entendu : « Pourquoi, ça vous dérange ? »

Isabelle, qui n'était jamais très loin, fulminait à chaque fois. Un jour, n'y tenant plus, elle avait interrogé Maryvonne.

« Mais pourquoi est-ce que tu as choisi ce prénom ? Elena, c'est joli, d'accord... mais c'est

tellement espagnol ! Ça crève les yeux, qu'Elena n'a pas du tout des origines de ce côté-là !

— C'est justement parce que c'est espagnol que je l'ai choisi, avait expliqué Maryvonne. Quand Elena est arrivée en France, j'avais une collègue qui comptait beaucoup pour moi et qui s'appelait Cristina. »

C'était donc pour rendre hommage à son amie que Maryvonne avait choisi ce prénom.

« Ça aurait pu être autre chose, avait-elle ajouté. J'ai hésité avec Lourdes et Teresa... Et puis, finalement, je me suis dit qu'Elena passait mieux. »

Isabelle et Elena avaient le même âge, à sept mois près. Et comme leurs mères étaient amies, elles avaient plus ou moins grandi ensemble.

Comme la plupart des gens, Isabelle n'avait pratiquement pas de souvenirs de sa toute petite enfance. Mais une image, l'année de ses trois ans, avait imprimé durablement sa mémoire.

C'était au mois de septembre. Sa mère, Jacqueline, l'avait amenée chez son amie d'enfance Maryvonne. Leurs maisons n'étaient pas très éloignées l'une de l'autre, aussi faisaient-elles le trajet à pied.

À l'arrivée, Jacqueline avait frappé à la porte. Isabelle se revoyait encore, quinze ans plus tard, debout devant cette porte, sa petite main suspendue à celle qui lui paraissait alors si grande de sa mère. Et puis, la porte s'était ouverte.

Maryvonne n'était pas là. En fait, Isabelle le comprendrait plus tard, elle était cachée derrière la porte. Face à Jacqueline et sa fille, il n'y avait personne. Enfin, personne d'adulte. Personne de connu. Il n'y avait qu'une toute petite fille (encore plus petite qu'Isabelle !) vêtue d'une robe toute rouge et de sandales blanches. Une petite fille aux cheveux et aux yeux d'un noir absolu.

Isabelle en était restée la bouche ouverte, les doigts crispés sur ceux de sa mère.

Avait-elle eu peur ? Était-ce la surprise ? Un rejet instinctif de cette enfant tellement différente d'elle ? Quinze ans plus tard, ce souvenir était tellement vivace qu'elle se posait toujours la question. Pourquoi s'était-elle figée sur place, refusant obstinément d'avancer ?

Quand elle y repensait, la honte lui mordillait la nuque.

Depuis ce jour mémorable, tout avait changé. Et c'était peut-être bien ce qui en faisait, justement, un souvenir aussi intense et unique ! Car les deux petites filles étaient tout de suite devenues les meilleures amies du monde.

Maryvonne avait jailli en riant de derrière la porte, avait soulevé Elena dans ses bras et l'avait présentée à Jacqueline, qui n'avait pas tardé à se pencher pour attraper à son tour Isabelle.

En attendant, celle-ci se souvenait avec une précision effrayante avoir fixé les sandales blanches d'Elena en s'en tenant le plus éloignée

possible, de peur qu'elle ne lui décoche (accidentellement ou pas, telle était, là encore, la question...) un coup de pied.

Lorsqu'elles s'étaient retrouvées face à face, à un mètre cinquante du sol (une altitude vertigineuse pour des fillettes de cet âge quand on y pense) Isabelle et Elena s'étaient regardées en silence. Puis, encouragées (pour ne pas dire forcées) par leurs mères respectives à s'embrasser, elles avaient sans grande conviction frotté leurs joues l'une contre l'autre.

La douceur de celle d'Elena avait surpris Isabelle. Ses cheveux rêches avaient fini de l'étonner. En tout cas, un mouvement de recul lui avait échappé et son crâne était venu frapper le menton de sa mère.

La suite était plus floue dans ses souvenirs. Maryvonne et Jacqueline s'étaient installées dans la cuisine pour boire un thé. La pièce donnait sur un jardin et dès qu'elle en avait eu la possibilité, Isabelle s'y était réfugiée. Loin de l'intruse.

Seulement, celle-ci l'avait suivie.

Sans dire un mot (d'ailleurs, elle ne parlait pas un mot de français et ne le comprenait pas non plus), Elena s'était assise sur le pas de la porte. Les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, elle regardait Isabelle qui faisait mine de rien au milieu des framboisiers.

Cette présence silencieuse avait fini par la mettre mal à l'aise. Tant et si bien qu'elle s'était avancée d'un pas décidé jusqu'à la porte. Là, à un

pas de l'inconnue assise, elle avait tendu le bras, sa paume grande ouverte contenant quatre framboises bien mûres.

Elena avait d'abord planté son regard dans le sien. Puis, tout doucement, à la vitesse d'un escargot se déplaçant sur une feuille de laitue (spectacle dont Isabelle ne se lassait jamais malgré sa lenteur...) elle avait baissé les yeux sur la main faisant office de coupe de fruits rouges.

Ses yeux s'étaient mis à pétiller, les ailes de son nez s'étaient écartées comme si elle voulait s'emplir les poumons de l'odeur des framboises, mais elle n'avait pas bougé.

« Prends ! avait dit Isabelle. C'est pour toi. »

Elena avait cligné des paupières. Deux fois. Puis elle avait braqué son regard sur le sol. Ses lèvres tremblaient.

Isabelle, les sourcils froncés, la regardait faire. Cette inconnue était décidément bien bizarre.

Elle avait attendu quelques secondes, et puis, la patience n'étant tout de même pas son fort, elle avait fini par prendre l'une des mains d'Elena et lui mettre d'autorité les fruits dedans.

« C'est pour toi, avait-elle répété. Mange ! »

Elle avait accompagné sa phrase d'un geste on ne peut plus explicite, poussant le réalisme jusqu'à lécher sa propre paume. Il faut dire que quelques gouttes de jus de framboise s'y trouvaient et Isabelle était bien trop gourmande pour les gaspiller !

Avec la même lenteur incompréhensible, Elena avait délicatement pris un fruit entre deux doigts et l'avait porté à sa bouche, où elle l'avait laissé fondre pendant plusieurs secondes avant de l'avalier. Opération qu'elle avait renouvelée trois fois avant, à son tour, de lécher sa paume.

Pendant tout ce temps, Isabelle ne l'avait pas quittée des yeux.

Quand l'inconnue avait souri, laissant entrevoir une rangée de petites dents d'un blanc intense, Isabelle lui avait tendu la main.

« Viens. »

La suite s'était depuis longtemps perdue dans un tourbillon de fous-rires et de jeux de toutes sortes. Car ce premier jour, cette première récolte de framboises en commun, avait scellé entre les deux fillettes une amitié à toute épreuve.

Comme leurs mères avant elles, Isabelle et Elena étaient devenues inséparables à l'école. Toujours assises côte à côte dans la classe, pratiquant les mêmes jeux lors des récréations, toujours prêtes à voler au secours de l'autre si d'aventure quelqu'un avait l'idée de s'en prendre à elle.

De la maternelle au lycée, elles avaient fréquenté les mêmes établissements, soutenues dans leur fraternité par leurs mères. Mais alors que Jacqueline et Maryvonne avaient dû comploter pour ne pas être séparées, Isabelle et Elena n'avaient même pas eu à se poser la question. Invariablement, elles se retrouvaient dans la même classe. Jusqu'au lycée, où leurs bonnes notes les avaient naturellement conduites toutes les deux en terminale scientifique.

Après toutes ces années passées à Lodève, elles avaient, toujours ensemble, pris la direction de Montpellier. C'était là qu'elles allaient vivre leur toute nouvelle vie d'étudiante.

Elena était pressée d'entrer dans la vie active, curieuse de découvrir un nouveau domaine qui prenait de l'expansion : l'informatique. Elle avait donc opté pour une formation courte, en deux ans, dans un IUT.

Isabelle, pour sa part, avait décidé de changer de trajectoire. Jusqu'à l'obtention du bac, elle ne s'était pas vraiment posé de question, se laissant porter par le courant, le système d'orientation basé sur le niveau des élèves en mathématiques, et le plaisir d'être en classe avec Elena.

Elle s'était donc retrouvée dans une filière scientifique. Sans le regretter, mais sans le vouloir vraiment non plus !

C'était au mois de janvier, à l'heure des grandes résolutions, qu'elle avait décidé de prendre son avenir en main. Elle allait passer son bac, avoir dix-huit ans... Cette année 1986 allait être la plus importante de sa vie, la plus belle, la plus aventureuse à n'en pas douter. Il était temps qu'elle utilise son cerveau pour faire autre chose que ce que l'école lui commandait.

« Je veux faire des études de lettres. »

Elena avait été la première à le savoir. Normal : elle était sa meilleure amie, sa complice, son double. Elle avait le droit de savoir bien avant tout le monde ce qu'Isabelle prévoyait de faire.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle s'était montrée réservée.

« T'es sûre ? »

— Certaine. Les sciences, en fait, ça m'intéresse pas. Je suis bonne, mais j'ai aucun mérite : en fait, je bosse même pas beaucoup, c'est juste que je comprends plus vite que la moyenne. La littérature, par contre... Ça, ça me branche !

— Tant que ça ? Pourtant, t'étais pas plus mécontente que moi de plus avoir de cours de français, cette année !

— Parce que la prof était chiante et qu'on bossait que sur de vieux machins. Mais je me suis renseignée : en fac de lettres, on fait plein de trucs intéressants. On décortique vraiment les textes. Et puis on bosse pas que sur les vieux trucs français.

— T'as raison, s'était moquée Elena, y'a aussi sûrement plein de vieux trucs étrangers ! »

Isabelle avait fait mine de lui envoyer un coup de poing, qu'Elena avait évité avec la souplesse d'un félin (ou plutôt d'une ceinture noire d'aïkido) avant d'attraper un coussin qui traînait sur son lit.

Après une bataille de polochons en règle et un fou-rire épuisant, les deux amies s'étaient laissées choir côte à côte sur le parquet de la chambre.

« Et tes parents, ils en pensent quoi ? avait demandé Elena.

— J'en sais rien ; je leur ai pas encore dit.

— Ah...

— Quoi ?

— Rien.

— Mais si ! Dis !

— Ça va chauffer, non, quand tu vas leur dire ? »

Isabelle avait froncé le nez.

« Chauffer ? Pour ce qu'ils en ont à foutre, de ce que je veux faire de ma vie... »

L'arrivée impromptue de Rafael, le frère d'Elena, avait clos la discussion. De deux ans son cadet, il prenait plaisir, comme de nombreux « petits frères » à envahir son territoire, la titiller, interrompre ses conciliabules de filles.

« Raf, combien de fois je t'ai dit de frapper avant d'entrer !

— Mais j'ai frappé ! avait-il répondu, candide. Seulement, vous étiez tellement occupées à papoter que vous m'avez pas entendu.

— C'est ça ! Prends-moi pour une conne, en plus !

— Moi ? Jamais j'oserais, tu le sais bien ! »

Le grand sourire qui fendait le visage de l'adolescent ne laissait aucun doute sur le fait qu'il pensait tout le contraire de ce qu'il disait, mais il attendait trop qu'Elena s'énerve pour que sa sœur lui fasse un tel plaisir. Aussi se contenta-t-elle de hausser les épaules.

« Qu'est-ce que tu veux ?

— Moi, rien. C'est Maman qui m'a dit de te demander de la rejoindre au salon. »

Comme tous les soirs, Maryvonne était installée sur la grande table en chêne qui trônait dans la pièce. De sa sacoche d'institutrice posée

devant elle, elle avait extrait une pile de cahiers qu'elle s'apprêtait à corriger.

Les cheveux courts, le visage dénué de tout maquillage, elle avait le naturel et le sourire de quelqu'un en qui on ne pouvait pas s'empêcher d'avoir confiance. Elle irradiait la bonté et la sérénité. L'énergie aussi.

Parfois, Isabelle ne pouvait pas s'empêcher d'être jalouse de son amie d'enfance. Elle aurait tellement aimé avoir une mère comme Maryvonne... Une mère douce et aimante, mais aussi forte et vivante. Une mère avec laquelle on pouvait parler de tous les sujets, du plus anodin au plus important. Une mère qui trouvait toujours le temps, malgré son métier et le fait qu'elle les élève seule, de s'occuper de ses enfants.

Comment Maryvonne et Jacqueline pouvaient-elles être amies ? Elles étaient tellement différentes !

En son for intérieur, Isabelle se demandait surtout ce que Maryvonne pouvait bien trouver d'intéressant à sa mère. Jacqueline était tellement... éteinte. Tout le contraire de son amie.

Quand l'une menait une vie trépidante, entre heures d'enseignement auprès de ses petits élèves, de préparation des cours, de rencontres (nombreuses) avec les parents et d'organisation d'activités extrascolaires, l'autre n'occupait ses journées que grâce à la lecture et la télévision.

De tout ce qu'Isabelle n'aimait pas chez sa mère, c'était sans doute son oisiveté qui l'exaspérait le plus. Comme si femme de militaire était une activité en soi !

« Tu n'as jamais eu envie de travailler ? » avait-elle demandé à Jacqueline un jour.

Sa mère lui avait jeté un regard un peu perdu.

« Travailler ? Non. Pour faire quoi ? Et puis, tu es arrivée si vite... »

Comme si tout était de sa faute à elle ! Comme si c'était elle qui avait décidé de naître justement à ce moment-là ! Six mois après le mariage de ses parents... Il suffisait de savoir compter jusqu'à neuf pour comprendre que ce n'était pas Isabelle qui avait été pressée de venir au monde, mais ses parents qui avaient brûlé les étapes.

« Et maintenant ? On peut pas dire que tu passes beaucoup de temps à t'occuper de moi : j'ai passé l'âge. Tu pourrais trouver un boulot.

— Maintenant ? À mon âge ?

— Ben quoi, à ton âge ? T'as trente-six ans ! Tu vas pas me dire que tu te trouves vieille ! Et puis, regarde la mère de Valérie. »

Valérie était une camarade de classe des filles. Troisième enfant d'une fratrie de cinq, elle avait perdu son père dans un accident de la route alors qu'elle était en seconde. Sa mère, qui jusque-là avait mené une vie (bien remplie, avec cinq enfants) de mère au foyer avait dû se mettre à travailler à l'extérieur pour assurer le quotidien de sa famille.

Si le frère aîné de Valérie était déjà indépendant, occupant un emploi de mécanicien dans un garage consacré aux poids lourds dans les environs de Montpellier, les quatre autres enfants étaient à la charge de leur mère. La plus jeune était encore scolarisée en primaire.

La mère de famille, âgée de quarante et un ans, avait été embauchée par la mairie pour assurer une partie du secrétariat.

« Tu vois bien que c'est possible ! » insistait Isabelle avec colère.

Jacqueline ne répondait pas. Elle ne savait pas comment expliquer à sa fille que pour elle, la vie s'était arrêtée en ce sulfureux mois de mai 1968 et que depuis plus rien n'avait d'importance.

« Tu ne peux pas comprendre, Isabelle. »

Aucune phrase n'avait plus que celle-ci le pouvoir de faire exploser la jeune fille.

« Tu ne peux pas comprendre... Tu ne peux pas comprendre... Mais jusqu'à quel âge je vais l'entendre, celle-là ? Bon sang, Maman, je suis plus une gamine ! J'ai presque dix-huit ans ! Explique-moi et je pourrai comprendre !

— Dix-huit ans, c'est si jeune encore...

— Dix-huit ans, c'est l'âge que tu avais quand je suis née, je te rappelle !

— Justement... »

Emmurée dans une douleur qui n'avait jamais voulu s'éteindre, Jacqueline n'ouvrait plus la bouche. Comme il était loin, et lourd, et douloureux, ce mois de mai. Comme elle aurait

aimé pouvoir le faire disparaître de son histoire.
Disparaître en même temps que lui...

Dix-huit ans avaient passé, et pourtant ses souvenirs étaient toujours aussi nets. C'était à la fois tout frais et terriblement loin. Combien de temps faudrait-il à cette plaie pour cicatriser ?

Quand Isabelle était née, le 31 décembre 1968, elle avait cherché avec frénésie et terreur la moindre trace de ressemblance entre le bébé et son père biologique. Elle n'en avait trouvé aucune et avait découvert que c'était une déception supplémentaire.

Charles avait définitivement disparu de sa vie.

Quelques semaines seulement après la naissance, une intervention militaire en Afrique avait tenu Patrick Tournemire éloigné de Lodève pendant plusieurs mois. Simone et Jacques Berthet lui avaient apporté tout leur soutien.

Simone était ravie de pouponner et s'extasiait à longueur de journée de la beauté de sa petite-fille. Quant à Jacques, maintenant que sa fille avait retrouvé un statut honorable et qu'il était grand-père, il était revenu à de meilleurs sentiments envers sa progéniture.

En bref, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes familial. Excepté pour Jacqueline qui n'en finissait plus de sombrer.

Les nuits étaient particulièrement terribles. Comme avant son mariage, lorsqu'elle ne vivait que cloîtrée dans sa chambre de jeune fille, le sommeil la fuyait. Pourtant, comme par un fait exprès, Isabelle était un bébé particulièrement

facile et dès la fin de la première semaine elle dormait fréquemment cinq heures de suite.

Seule dans sa chambre de femme mariée, dans la maison que le père Tournemire avait trouvée et fait acheter à son fils, elle se sentait encore plus minable et abandonnée que lorsque ses parents l'avaient ramenée à Lodève. Au moins alors pouvait-elle sentir le soutien et l'amour de sa mère et de leur employée de maison, la brave Thérèse. Même au milieu de la nuit, elle sentait leur présence rassurante dans la même bâtisse.

Ici, la nuit, elle était seule. Seule avec sa fille. Cette enfant qu'elle n'avait pas pu désirer, qu'elle avait attendue dans la peur et le désespoir. Cette enfant qu'elle avait toutes les peines du monde à aimer. Cette enfant qui n'avait rien demandé à personne et qu'elle allait devoir assumer.

Cette perspective la terrorisait.

Derrière ses allures bravaches et gonflées d'assurance, Jacqueline n'avait finalement jamais été autre chose qu'une petite fille gâtée totalement inconsciente de la gravité des choses.

Le poids du monde, des responsabilités et de la liberté lui était tombé sur les épaules sans prévenir.

Arriverait-elle jamais à se remettre debout ?

Dès le lendemain de la naissance, Maryvonne, en vacances à Lodève, était venue voir son amie. S'était émerveillée devant le nourrisson qui

dormait, ses petits poings fermés, dans son berceau.

« Elle est tellement mignonne ! Tu sais qu'elle te ressemble ?

— Tu crois ? »

Le ton désabusé de Jacqueline avait fait froncer les sourcils à Maryvonne.

« Évidemment que je le crois ! Sinon, je ne le dirais pas. Pourquoi ? Tu trouves que ce n'est pas le cas ? »

Jacqueline était restée muette un long moment avant de murmurer :

« J'avais surtout peur qu'elle ressemble à quelqu'un d'autre... »

Maryvonne avait à peine eu le temps d'ouvrir ses bras que Jacqueline s'y précipitait, s'accrochant à elle comme le lierre au mur de pierre d'une vieille bâtisse.

« Oh, Mary, si tu savais... Si tu savais comme je me sens perdue... »

Et elle avait éclaté en sanglots.

Maryvonne n'en revenait pas. Le jour du mariage de son amie, elle avait bien vu que le cœur n'y était pas, mais de toute façon, comment aurait-il pu en être autrement ? Jacqueline était amoureuse de Charles et Charles avait disparu. Patrick ne pouvait être qu'un pis aller, une doublure qui ne vaudrait certainement jamais l'original dans le cœur de sa femme. Cela dit, Jacqueline lui avait tout de même donné

l'impression de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

« J'étais soulagée de ne pas me retrouver fille-mère, mais tu sais bien que je ne suis pas amoureuse de Patrick.

— Je sais.

— Et pourtant, tu sais quoi ? Qu'est-ce qu'il me manque, depuis qu'il est parti... Cette maison est tellement sinistre quand il n'y a personne.

— Personne ? Jacqueline, tu as ta fille !

— Un nourrisson ! Elle n'a même pas une semaine. Elle ne parle pas, ne marche pas. Qu'est-ce que tu veux qu'elle mette de la vie dans la maison ? Ce n'est pas comme quand tu es là. Avec toi, je peux parler. Je peux pleurer. Je peux crier si j'en ai envie ! »

De nouveau, Jacqueline avait serré fort son amie contre elle.

« Tu me manques tellement quand tu es à Montpellier... »

Petit à petit, le rythme de sa respiration s'était ralenti. Les battements de son cœur étaient devenus plus réguliers, moins sourds. Enfin, un sourire fragile avait écloso sur ses lèvres.

« Tu veux boire un thé ? »

Maryvonne avait accepté avec reconnaissance et l'avait suivie dans la cuisine. La pièce était toute neuve, équipée de tout ce dont pouvait rêver une femme au foyer moderne. Le père Tournemire n'avait pas lésiné sur les moyens.

« Ton beau-père a fait les choses en grand, on dirait !

— Mon beau-père fait toujours les choses en grand. Il n’y a que son fils qu’il a raté, de ce point de vue-là.

— Jacqueline ! Tu es méchante. Patrick t’a épousée, alors que tu étais enceinte. Tout le monde n’en aurait pas fait autant à sa place.

— Patrick m’a surtout épousée parce qu’il ne savait pas que j’étais enceinte... et parce que mon père lui a offert le plus beau de ses pur-sang. D’ailleurs, je me demande parfois lequel, du cheval ou de moi, lui a fait le plus plaisir. Mais raconte-moi plutôt comment ça va pour toi à Montpellier cette année... »

À la fin de l’année scolaire précédente, après le départ de Jacqueline, Maryvonne avait pu trouver quelqu’un pour partager sa chambre à la pension de famille qu’elles avaient occupée ensemble. Mais elle n’avait pas voulu rester sur place pendant l’été. Surtout qu’elle avait demandé à être mutée à Lodève. Pour se rapprocher de ses parents et de Jacqueline.

Finalement, sa demande n’avait pas pu aboutir. Elle serait donc en poste une deuxième année dans l’école où elle avait fait ses armes. Elle avait alors envisagé de reprendre contact avec Madame Herol, la propriétaire de la pension. Mais quelque chose l’avait retenue.

Certes, la pension de Madame Herol était tout à fait confortable, et d'un prix somme toute honnête, mais ce qui dérangerait Maryvonne, c'était la façon dont cette femme s'était précipitée pour avertir les parents de Jacqueline lorsqu'elle avait compris que la jeune fille était enceinte.

Son attitude à ce moment-là démontrait une façon de juger les autres, sans appel, sans leur laisser la moindre possibilité de s'expliquer, que Maryvonne n'appréciait pas. Elle n'aimait pas cette cruauté ordinaire.

Un coup de téléphone de sa collègue Cristina avait fini de la décider : elle ne retournerait pas chez Madame Herol. Cristina habitait dans un deux-pièces dans lequel elle avait aménagé une pièce en bureau. Mais celui-ci lui servait de moins en moins.

« Finalement, le seul endroit où j'aime travailler, c'est la cuisine ! Ce bureau ne me sert à rien. »

Alors, Cristina avait proposé à Maryvonne de venir habiter avec elle. Le bureau se transformerait très facilement en chambre.

Cette proposition avait ravi Maryvonne. Cristina était sans doute la collègue avec laquelle elle s'entendait le mieux. L'idée de pouvoir continuer le soir les conversations qu'elles ne manquaient jamais d'avoir dans la cour de récréation ou après le départ des élèves la séduisait.

« Et ça se passe bien ? interrogea Jacqueline.

— Très bien. Cristina est une fille sympathique, intelligente, intéressante... Nous nous entendons très bien. Et puis, c'est agréable de parler ensemble de notre métier, de confronter nos points de vue, de discuter de l'éducation des enfants d'aujourd'hui...

— Elle est devenue ta meilleure amie. »

Maryvonne sourit et posa sa main sur celle de Jacqueline.

« Idiote. Tu sais bien que ma meilleure amie, c'est toi !

— C'était moi. Mais je ne suis plus là. Et je ne suis plus personne.

— Ne parle pas comme ça ! Évidemment que tu es quelqu'un ! Tu es la femme de Patrick. La mère d'Isabelle.

— Et la fille de mes parents. Je sais ! Bref, je n'existe plus que par mes liens avec les autres. Seule, je ne suis rien du tout. »

Maryvonne avait eu beau expliquer, tempérer, protester... Rien n'y avait fait. Jacqueline était devenue une femme amère. Aigrie. Négative. Une femme mariée qui ne voyait plus rien d'enthousiasmant se profiler sur son horizon. À dix-huit ans !

Où était donc passée l'amie rebelle et exigeante qui l'avait aidée à grandir ?

Isabelle et Elena avaient passé une bonne partie de l'été à faire des plans sur la comète en prévision de l'année suivante. Certes, elles ne seraient plus ensemble puisqu'elles n'allaient pas entamer les mêmes formations, mais elles allaient toutes les deux étudier à Montpellier. Et puis la fac de lettres et l'IUT se trouvaient dans le même quartier. Elles pourraient se voir autant qu'elles le voudraient.

Elena, qui était boursière, avait une chambre réservée dans une résidence universitaire à partir du 1^{er} septembre. Quant à Isabelle, son grand-père paternel, qui avait conservé de nombreuses relations suite à sa carrière dans l'armée, lui avait trouvé un studio en location, idéalement situé à deux pas de la fac de lettres... en direction de l'IUT ! Elle en eut les clés dès le 1^{er} août.

Bien sûr, la rentrée était encore loin, surtout pour Isabelle : les universitaires commençaient toujours bien plus tard. Mais les deux amies avaient convaincu leurs parents de l'intérêt pour tout le monde qu'elles s'installent dès que possible ensemble dans le studio d'Isabelle. Elles pourraient ainsi prendre leurs repères dans cette ville qu'elles découvraient... et préparer au mieux leur année d'études !

Patrick Tournemire ne pouvait pas être présent, étant justement en mission à ce moment-là, mais son père, le grand-père d'Isabelle ne pouvait avoir aucun empêchement. Il serait donc de la partie. En l'apprenant, Isabelle n'avait pas pu retenir une grimace.

« Il est sympa, Pépé, mais bon, c'est pas non plus le type le plus drôle que je connaisse...

— Peut-être, avait temporisé Elena, mais en attendant, c'est lui qui t'a trouvé un appart.

— Je sais bien. C'est pour ça que je peux pas l'envoyer promener. Mais avoue que ça serait vachement plus drôle d'emménager sans lui !

— T'inquiète, on aura tout le temps de s'amuser une fois qu'il sera parti ! »

À la fin de son premier jour de cours, Elena avait rejoint son amie dans son studio : elle voulait tout lui raconter. L'ambiance, les profs, les autres...

Ils étaient une quarantaine d'étudiants en première année, moitié filles, moitié garçons ou à peu près. Un peu plus de garçons, mais à peine. La plupart venaient d'avoir leur bac et découvraient la ville de Montpellier, mais certains avaient déjà une ou deux années derrière eux. Ils faisaient figure d'ancêtres, pour ne pas dire de vieux sages.

« Il y en a même un qui a vingt et un ans, tu te rends compte ?! »

Isabelle avait ouvert de grands yeux ronds. Vingt et un ans ? Trois ans de plus qu'Elena.

Trois ans et demi de plus qu'elle. Autant dire un âge canonique.

« Et... Il est mignon ?

— Oh, toi, alors, tu perds pas le nord !

— Ah, tu sais ce qu'on dit : qu'un homme expérimenté en vaut deux !

— Qu'est-ce que t'en sais ? T'as déjà couché ?

— Tu sais bien que non, je te l'aurais dit.

— J'espère bien ! Tu sais que c'est un motif de divorce si tu me le dis pas ?

— On n'est pas mariées ! avait pouffé Isabelle.

— Eh ben, c'est tout comme. En tout cas, t'as intérêt à pas oublier : le jour où tu couches, je veux être la première à le savoir.

— La première ? La seule, oui ! Tu crois pas que je vais en parler à ma mère !

— Et pourquoi pas ? »

Isabelle avait eu ce geste de la main tellement courant chez elle qui montrait que le magma était dangereusement en train de s'élever dans sa cheminée. Comme si elle écrasait une mouche sur une vitre.

« Putain, Elena, on parle de ma mère, là, pas de la tienne ! Tu sais bien qu'avec elle, y'a des trucs dont il faut pas parler.

— Je suis sûre que t'exagères.

— Même pas. Mais bon, de toute façon, on n'est pas là pour parler de ma mère. Tu m'as pas répondu : il est mignon, le vieux de vingt et un ans ?

— Ça dépend du point de vue.

— C'est-à-dire ?

— Il est barbu, avec des cheveux longs frisés et des lunettes. En jean de haut en bas. Avec des Stan Smith aux pieds.

— Hum, pas mal...

— C'est bien ce que je dis : c'est une question de point de vue ! »

Quelques semaines plus tard, lorsqu'Isabelle avait à son tour fait sa rentrée, les deux amies s'étaient à nouveau retrouvées pour une longue soirée entre filles. Elena s'était débrouillée pour expédier son travail personnel et se libérer dès la fin de ses cours.

« Alors ? Raconte ! » avait-elle lancé dès que son amie lui avait ouvert la porte de son studio.

Isabelle avait souri mystérieusement et l'avait fait entrer sans dire un mot.

« Oh, toi, je sens que t'as flashé sur quelqu'un ! »

Cette fois, Isabelle avait éclaté de rire.

« Comment t'as deviné ?

— T'as pas de secrets pour moi, tu sais bien : on se connaît depuis toujours ! Enfin, presque... »

La voix d'Elena s'était comme éteinte sur le dernier mot. Cela lui arrivait de temps en temps. À chaque fois que quelque chose la ramenait à cette évidence : elle n'était pas née là, elle avait eu une vie avant d'arriver en France. Une vie dont elle ne se souvenait pas. Une vie dont elle ne

savait rien et dont l'absence lui était parfois difficile.

Elle supportait d'autant plus mal cette situation que la douleur la prenait la plupart du temps par surprise. Au moment où elle s'y attendait le moins. Là, par exemple, alors qu'elle était arrivée tout heureuse de passer une soirée avec sa meilleure amie et de s'enthousiasmer avec elle de tout ce que sa nouvelle vie avait à lui offrir.

Sans un mot, Isabelle l'avait prise dans ses bras. Elena s'était laissé faire. Se concentrant de toutes ses forces sur sa respiration pour tenter de défaire le nœud qui tout à coup lui avait obstrué l'estomac.

Après une longue inspiration, elle finit par s'écarter de son amie.

« Alors, raconte, il est comment ?

— Vieux.

— Vieux comment ?

— Très vieux : il pourrait être mon père.

— Quoi ? Y'a des vieux en cours avec toi ?

— Mais non, imbécile : c'est un prof ! »

Elena en était restée la bouche ouverte, les yeux arrondis. Enfin, autant qu'ils pouvaient l'être.

« Ne me dis pas que t'es tombée amoureuse d'un prof ?

— Mais non, pas amoureuse... C'est juste que... Il est vraiment génial ! Drôle, intéressant, cultivé... On dirait qu'il a réponse à tout...

— Et ça t'énerve pas ? D'habitude, c'est pas quelque chose qui te plaît, les je-sais-tout !

— Il roule à moto.

— Ah ! Ça explique tout ! »

Isabelle fantasmait sur le monde de la moto (et des motards) depuis ses dix ans. À l'âge de quatorze ans, elle avait réclamé à cor et à cri à ses parents l'autorisation d'avoir une mobylette. Mais elle avait eu beau utiliser tous les stratagèmes qui lui étaient passés par l'esprit, faire toutes les promesses imaginables (y compris et surtout celles dont elle savait plus que tout autre qu'elle n'arriverait jamais à les tenir) rien n'y avait fait : elle s'était heurtée à un refus catégorique.

Ni Jacqueline ni Patrick ne voulait entendre parler d'un deux-roues motorisé. L'une considérait que c'était un moyen de transport beaucoup trop dangereux, l'autre que ce n'était pas pour les filles.

« Pas pour les filles » : voilà bien une expression qui avait le don de mettre Isabelle au bord de l'éruption. Voire de la faire exploser.

« J'en ai ras-le-bol de ces idées à la con ! s'énervait-elle. Comme si les filles étaient moins douées que les mecs !

— Tu sais bien que ce n'est pas la question, répondait invariablement et imperturbablement son père. Seulement, il y a des choses qui ne sont pas correctes pour une jeune fille. Des comportements qui sont choquants.

— Si c'est choquant pour une fille, ça doit aussi l'être pour un mec. Y'a pas de raison !

— Ne te fais pas plus bête que tu n'es, Isabelle...

— Et pourquoi pas ? Je suis une fille, après tout : c'est normal que je dise des conneries, non ? Puisqu'apparemment, je ne suis pas capable de réfléchir !

— On parlait de la conduite d'un deux-roues, soupirait Patrick excédé. Ça n'a absolument rien à voir avec l'intelligence.

— T'as raison : même le plus con des mecs peut y arriver ! Les filles, par contre... »

Ces prises de bec étaient sans fin. Et récurrentes. Jacqueline refusait obstinément de s'en mêler. Lorsque le ton montait trop haut ou que la dispute durait trop longtemps, elle se contentait de quitter la pièce (voire la maison !) laissant son mari et sa fille s'écharper en paroles.

« Si tu savais comme ils me fatiguent, tous les deux... » soupirait-elle auprès de Maryvonne.

Celle-ci souriait.

« Ça devrait pourtant te rappeler quelque chose... »

— Quoi ?

— Quoi ?! Ne me dis pas que tu as oublié comment tu étais à l'âge d'Isabelle !

— Je ne me suis jamais disputée avec mon père de cette façon-là !

— C'est vrai. Toi, le tien, tu le manipulais par le bout du nez. Mais Isabelle est encore plus entière que toi au même âge. Et pourtant, je n'aurais jamais cru que ce soit possible ! Mais avoue que toi aussi tu te moquais bien des conventions et de ce qu'une jeune fille avait le droit de faire ou pas.

— Et tu vois où ça m'a menée ?

— Je pensais à ta passion pour l'équitation. Ta façon de monter à cheval.

— Une activité des plus utiles ! »

Maryvonne mettait un point d'honneur à ne pas relever lorsque son amie faisait preuve d'humour cynique. Elle savait que Jacqueline n'était pas heureuse dans sa vie et qu'elle avait besoin, de temps en temps, de soupapes de sécurité. Lâcher du lest, laisser sortir l'amertume qui la consumait le reste du temps. Elle acceptait d'être le réceptacle de cette émotion qui avait été tellement étrangère à la Jacqueline de son enfance. Après tout, elle n'était pas sa meilleure amie pour rien !

« Parfois, continua un jour Jacqueline, je me dis que tu as bien de la chance.

— Moi ? s'étonna Maryvonne. Et pourquoi donc ?

— Tu n'as pas d'homme à la maison. Ce genre de situation ne risque pas d'arriver chez toi !

— C'est sûr, acquiesça son amie en hochant la tête. Mais j'ai d'autres genres de problèmes, tu sais. »

Jacqueline tournait sa cuiller dans sa tasse de thé sans parler. Les yeux fixés sur la nappe, devant elle, elle était ailleurs. Perdue dans son quotidien. Pas indifférente à celui de Maryvonne ; juste incapable de se le représenter.

Le jour où elle s'était mariée, en même temps que son horizon se refermait, sa capacité d'empathie avait purement et simplement disparu.

Dès qu'elle avait atteint l'âge de la majorité, qui était alors de vingt et un ans, Maryvonne avait entamé les démarches nécessaires pour adopter un enfant. Elle voulait une famille, elle se sentait prête à être mère, mais aucun homme ne l'attirait. Pourquoi attendre d'en trouver un ?

Il y avait tellement d'enfants de par le monde qui souffraient de ne pas avoir de parents, ou dont les parents ne pouvaient pas s'occuper correctement et qui avaient besoin qu'une âme charitable, une bonne fée, se penche sur leur existence !

Si, un jour, elle trouvait un homme avec lequel elle aurait envie de tout partager, eh bien il faudrait qu'il partage aussi ses enfants à elle.

Ses collègues, Cristina et Josiane en tête, l'avaient soutenue dans ses démarches. Rien n'interdisait à une femme célibataire d'adopter un ou plusieurs enfants. La seule question qui était posée était celle des moyens financiers. Or Maryvonne gagnait sa vie. Suffisamment pour pouvoir subvenir aux besoins d'un enfant.

Les parents Pagès n'avaient été mis au courant de toute l'affaire que lorsque les premières étapes avaient été franchies. Lorsque son dossier avait été validé par la direction départementale de l'action

sanitaire et sociale, Maryvonne s'était mise en relation avec une association d'aide à l'adoption. Son cas leur avait paru sinon étrange, du moins particulier. Qu'une femme seule, jeune de surcroît, désire adopter, cela avait de quoi surprendre. Mais la jeune fille avait su être convaincante. Et puis, les enfants en attente d'adoption en Corée du Sud étaient nombreux.

En cause un système (ou une culture) qui ne reconnaissait pas les femmes mères célibataires et où une femme n'avait plus aucune chance de se marier si elle avait déjà un enfant. Les abandons étaient donc monnaie courante.

En plus, Maryvonne, contrairement à la plupart des candidats à l'adoption, était prête à adopter un enfant déjà âgé de plusieurs années. Là où de nombreux couples souhaitaient (voire exigeaient) de se voir attribuer un nourrisson (l'âge d'un an représentait souvent une limite ultime, un cap qu'il n'était pas envisageable de dépasser), elle-même ne voyait pas d'inconvénient à voir arriver dans sa vie un enfant de deux ou trois ans.

Au contraire, se disait-elle en secret : ainsi, son enfant aurait peu ou prou le même âge que la fille de Jacqueline. Cela les rapprocherait encore, à coup sûr.

Cela redonnerait peut-être aussi un peu de couleur aux joues devenues bien ternes de son amie d'enfance.

Maryvonne en parlait rarement, mais elle s'inquiétait pour Jacqueline. D'ailleurs, à qui aurait-elle bien pu en parler ?

Ses parents ? Ils avaient toujours maintenu une certaine distance entre Jacqueline et eux. Certes, elle était la meilleure amie de leur fille, et ils étaient bien conscients du fait que le statut d'enfant unique n'était pas toujours confortable, avec tous les espoirs des parents à porter. Mais Jacqueline ne provenait pas du même monde qu'eux. Jamais ils n'auraient pu s'imaginer devenir amis avec ses parents.

Bien sûr, ils se côtoyaient de temps en temps. Simone Berthet venait à la boutique et les deux mères prenaient souvent quelques minutes pour discuter de leurs filles. Jacques Berthet déposait toujours Maryvonne devant la boucherie lorsqu'il la ramenait de Montpellier et saluait Monsieur Pagès après avoir sorti la valise de la jeune fille du coffre de sa DS.

Mais cela n'allait pas plus loin.

D'ailleurs, Jacqueline avait beau être la meilleure amie de Maryvonne, les deux jeunes filles avaient beau être inséparables, la première n'en restait pas moins, aux yeux des époux Pagès, une espèce d'écervelée, née avec une cuiller en argent dans la bouche et qui ne saurait jamais ce que c'était que de travailler.

Pas quelqu'un de très recommandable ni de très fréquentable, en somme. En tout cas, pas pour eux. Alors, s'apitoyer sur son sort...

Surtout que pour pouvoir leur parler librement et exprimer toute son inquiétude, Maryvonne aurait dû leur dire la vérité. À savoir que Jacqueline n'avait pas fait le mariage de ses rêves et que si Isabelle était née six mois tout juste après la cérémonie, ce n'était pas parce que les futurs époux étaient très amoureux...

Ses collègues institutrices n'étaient pas non plus les personnes les mieux adaptées pour ce genre de discussion. Ni les plus réceptives à ce genre de problème. Hasard ou pas, toutes, bien qu'à des niveaux différents, soutenaient les mouvements féministes. Grandes lectrices de Gisèle Halimi (son livre intitulé *La cause des femmes* figurait en bonne place dans toutes leurs bibliothèques) elles n'éprouveraient que peu de compassion pour une femme qui n'aurait pas pris son destin en main et se serait laissé aller à accepter un mariage arrangé.

Lorsqu'elle s'avisait d'avoir le courage de regarder les choses en face, Maryvonne devait bien reconnaître que Jacqueline Tournemire n'avait plus grand-chose à voir avec Jacqueline Berthet.

Alors que l'une avait été un modèle d'audace et de courage, l'autre transpirait le renoncement et l'abandon. Mais en fait d'audace et de courage, ne s'était-il pas finalement agi d'inconscience ? Il n'est pas de courage sans peur, dit-on. Jacqueline avait-elle, une fois dans sa vie, avant que ses

parents ne viennent la chercher à Montpellier, connu la peur ?

Jacqueline Berthet était une excellente cavalière qui ne pouvait pas passer un dimanche à Lodève sans aller jusqu'à Lunas pour monter Tonnerre, le pur-sang de son père.

Jacqueline Tournemire n'allait plus à Lunas qu'à reculons. Et lorsqu'elle s'y rendait, en famille, avec son mari, sa fille, et ses parents, elle restait désormais à la maison, ou sur la terrasse, avec sa mère et sa fille pendant que les hommes partaient à cheval.

Pendant sa grossesse, il n'était pas envisageable qu'elle monte à cheval, aussi avait-elle pris l'habitude de se joindre à Simone. Ensemble, elles faisaient de longues promenades à pied sur le domaine. Quand la marche devint trop pénible pour la jeune femme près d'accoucher, elles s'étaient contentées de regarder passer les après-midis en buvant un thé devant le feu de bois que le régisseur avait allumé.

Ensuite, il y avait eu les fêtes de fin d'année (que l'on passait à Lodève), la naissance, l'hiver qui s'éternise... Il n'était pas raisonnable, disait Simone, d'amener un bébé aussi jeune qu'Isabelle dans cette grande maison mal chauffée.

Patrick Tournemire et son beau-père avaient donc pris l'habitude de se rendre seuls à Lunas. Pour tout dire, ils étaient devenus inséparables. Jacques Berthet avait enfin le fils dont il avait toujours rêvé. Un fils peut-être pas extrêmement

intelligent, mais aimable, serviable, souriant, militaire, et surtout... bon cavalier ! Le fils parfait, ou peu s'en fallait.

Jacqueline n'existait plus pour lui.

Celle-ci, amputée de tous ses rêves et même du plaisir que lui procuraient les longues chevauchées en solitaire sur Tonnerre, avait fini par s'éteindre. À l'image de Simone, il lui arrivait de rester de longues heures assises dans son salon, sans bouger, presque sans rien faire. À quoi bon ? Qui se souciait de ce qu'elle faisait, de toute façon ?

Lorsqu'Isabelle se réveillait en poussant un cri, véritable coup de poignard dans le silence de la maison, c'était à peine si elle réagissait. Un observateur extérieur aurait pu croire qu'elle était sourde.

Les minutes passant, et les cris d'Isabelle redoublant, Jacqueline finissait par se lever de son fauteuil et se diriger vers la chambre de la petite. Lorsqu'elle apparaissait au dessus du berceau, les cris mouraient dans la gorge de l'enfant. Mais ses petits poings serrés et ses sourcils froncés exprimaient tant de colère que Jacqueline se sentait immanquablement mal à l'aise. Peut-être, d'ailleurs, était-ce pour cela qu'elle mettait tant de temps à réagir et à venir auprès d'elle lorsque sa fille se réveillait.

Ce silence accusateur lui nouait l'estomac.

Alors, elle se penchait sur le berceau et prenait l'enfant dans ses bras. La maintenant contre son

épaule, tête tournée vers l'arrière pour ne plus voir ses sourcils froncés, il lui semblait que les battements affolés du petit cœur qui résonnaient dans sa cage thoracique étaient autant de reproches sévères.

Sa fille, ce minuscule être vivant qui ne savait pas encore émettre le moindre son intelligible, lui disait tout le mal qu'elle pensait d'elle. De son renoncement total. En tout cas, c'était ce qu'il lui semblait.

Parfois, prenant sur elle, elle tentait de se raisonner. Isabelle était bien trop petite pour être capable d'exprimer quoi que ce fût. Lorsque ses parents l'avaient ramenée à Lodève et cloîtrée dans sa chambre, elle n'était enceinte que d'un mois. Peut-être un mois et demi. Six ou sept semaines, pas plus. Un embryon de cet âge ne peut pas ressentir ce que vit sa mère, voyons !

Si Isabelle criait aussi fort, c'était sans doute parce qu'elle avait des coliques. Les fameuses coliques des nourrissons, cauchemars de toutes les mères depuis des générations. Il n'y avait aucune raison pour qu'Isabelle fasse exception, n'est-ce pas ?

Dès ses premières semaines à Montpellier, Isabelle avait pris contact avec les antennes locales d'Amnesty International et de SOS Racisme. Elle ne sortait que rarement de chez elle sans son badge *Touche pas à mon pote* épinglé à son blouson en jean. Ce qui ne lui rendait pas forcément la vie facile lorsqu'elle s'aventurait trop près de la faculté de droit : on n'y appréciait guère ce genre d'affichage.

Isabelle s'en moquait. Au contraire ! Qu'ils s'énervent, qu'ils l'insultent... Ils verraient à qui ils avaient affaire : elle n'avait jamais eu la langue dans sa poche et n'entendait pas renoncer à ses idées pour assurer son petit confort personnel. Ce n'était pas dans sa nature.

« Quand même, des fois, tu cherches la merde ! lui disait Elena.

— Quoi, la merde ?! s'énervait aussitôt Isabelle, avant de reconnaître qu'elle n'était pas contre un peu de provoc.

— Pas contre ? Laisse-moi rire... T'es carrément pour, oui !

— Et alors ? C'est pas interdit, que je sache.

— Pas interdit, mais dangereux. Faudrait que t'apprennes à faire gaffe. À la fac de droit, c'est

pas des rigolos : les manches de pioche et les barres de fer, ils savent s'en servir. »

Isabelle haussait les épaules. Même pas peur, semblait-elle dire. En fait, elle était tout simplement persuadée qu'elle ne risquait rien. Ce n'était pas dans son karma de se faire agresser. Et puis, elle avait besoin de causes à défendre, de combats à mener. Sinon, pourquoi la vie mériterait-elle d'être vécue ?

« Pour ses moments de plaisir ! T'as pas envie d'aller à la plage, plutôt que d'écrire des lettres aux dictateurs du monde entier pour faire libérer les prisonniers politiques ?

— L'un n'empêche pas l'autre : je peux écrire mes lettres à la plage tout en me faisant bronzer. »

Elena prenait rarement la peine d'aller plus loin que ce premier échange : tenter de faire changer d'avis Isabelle était aussi illusoire que de tenter de faire tourner la Terre en sens inverse. Mais il arrivait que ce soit Isabelle elle-même qui relance la conversation.

« Des fois, j'aimerais bien être comme toi...

— C'est-à-dire ?

— Savoir apprécier les bonnes choses... Les reconnaître, déjà ! Ne pas voir que ce qui merde. Apprécier le verre à moitié plein et arrêter de me dire que putain, merde, quand même, cet imbécile de verre est fait pour être complètement rempli ! J'en ai marre, des fois, d'être comme ça, toujours à vouloir tout changer, à me prendre pour Don Quichotte ! »

Même en se parlant à elle-même, Isabelle était capable de s'énerver. De faire entrer le volcan en éruption.

« Et merde... » finissait-elle invariablement en se laissant tomber sur le premier siège qui se trouvait à sa portée.

Lorsqu'il se trouvait en mission à l'étranger, Patrick Tournemire mettait un point d'honneur à donner des nouvelles à sa femme et sa fille une fois par semaine au moins. Soit par courrier soit par téléphone.

Lui-même préférait le courrier. Cela lui permettait de peser chaque mot et d'éviter ainsi les malentendus, les quiproquos, et les réactions trop vives. Du moins pouvait-il l'espérer ! Et puis, si de telles réactions venaient à avoir lieu à la lecture de ses lettres, de toute façon, par définition, il n'était pas sur place pour se les prendre dans la figure.

Patrick Tournemire était peut-être militaire de carrière, il n'en était pas moins hostile à toute manifestation de violence dans le cadre domestique. Aussi, les colères dans lesquelles sa fille se mettait à la moindre occasion avaient-elles tout pour lui déplaire... et surtout le mettre mal à l'aise.

Ce qui le dérangeait peut-être le plus était de ne pas comprendre.

Pourquoi cette enfant manifestement intelligente et élevée dans la plus grande douceur s'exprimait-elle de façon aussi violente ? Ni Jacqueline ni lui n'avaient jamais fonctionné sur ce mode-là. Sa femme avait bien été impétueuse dans sa jeunesse, mais rien à voir avec l'espèce de rage qui semblait habiter Isabelle.

Plus d'une fois, Patrick s'était demandé d'où cette particularité pouvait venir. Il s'était même posé la question à laquelle, entre toutes, il ne voulait pas avoir de réponse : était-il vraiment le père de cette enfant ? Le père biologique, s'entend.

Lorsque, quelques semaines à peine après le mariage, Jacqueline lui avait dit qu'elle était enceinte, il en avait éprouvé une grande joie. Une immense fierté. Lui qui n'avait jamais été un bon élève, qui était un soldat sans grand avenir, en bref qui n'avait pas réussi grand-chose dans sa vie, allait devenir père de famille. Quelques mois, seulement, après avoir épousé la plus belle et la plus intelligente des filles qu'il ait jamais connue.

Avouez qu'il y avait de quoi se sentir un homme, un vrai. Sur ce plan-là, au moins, il s'était montré à la hauteur. Sa virilité était démontrée. Il n'y avait plus qu'à espérer que l'enfant soit un garçon et que le nom de Tournemire soit assuré d'être transmis.

Lorsqu'Isabelle était née, il n'avait bien sûr pas pu retenir un sentiment (bien normal et partagé

par son père et son beau-père) de déception. Une fille... Pour un homme, militaire de surcroît, c'était tout de même un deuxième choix.

Ensuite, quelques voix s'étaient élevées pour s'étonner du peu de temps qui s'était écoulé entre le mariage et la naissance. S'étonner ou s'amuser, c'était selon.

« Quel homme pressé, ce Patrick ! On ne l'aurait pas cru... »

Ses collègues l'avaient abondamment moqué. Lui qui n'avait jamais de plaisanterie grivoise à raconter, qui ne fanfaronnait pas lorsqu'on parlait de filles, et que d'ailleurs on soupçonnait parfois d'être encore puceau à vingt-cinq ans, avait finalement « su y faire ».

« Alors, comme ça, tu l'as mise dans ton lit avant le mariage ? Sacré Patrick, va ! »

Les bourrades viriles qui accompagnaient invariablement ce compliment (car, bien sûr, c'en était un !) lui faisaient un drôle d'effet.

D'une part, il les dégustait (les savourait même) comme tout ce qui se fait rare. Mais d'autre part, elles le mettaient mal à l'aise. Ses parents et ses beaux-parents étaient unanimes : Isabelle était née avant terme. Pressée, sans doute, de venir au monde ! Personne, jamais, n'avait laissé entendre qu'elle ait pu être conçue avant le jour du mariage.

D'ailleurs, ce n'était pas possible : Jacqueline et lui n'avaient pas été suffisamment intimes pour

cela. Alors, pourquoi ses camarades de l'armée en étaient-ils tous convaincus ?

Cette question, il avait mis toute son énergie à ne pas (trop) se la poser : il savait bien que la réponse ne lui apporterait rien de bon. Et le pire (ou le mieux) c'est qu'il avait fini par l'oublier. Ou en tout cas l'enfouir suffisamment loin dans son inconscient pour qu'elle ne vienne plus le perturber au moment de s'endormir.

Isabelle était sa fille. Point final.

Dans les lettres qu'il lui adressait depuis ses lieux d'intervention, il ne lui parlait évidemment pas de son métier. Ce n'était un sujet adéquat ni pour les enfants ni pour les femmes, donc a fortiori malvenu pour une petite fille.

Alors, Patrick Tournemire se transportait en pensée dans sa maison de Lodève. Ou dans la propriété de ses beaux-parents à Lunas, sur le dos de Tonnerre. Il parlait à Isabelle de son quotidien, l'invitant à observer ce qui se passait autour d'elle pour qu'elle puisse, à son tour, lui raconter ce qu'elle voyait. Ainsi, il avait réussi à nouer avec sa fille des liens de tendresse et de complicité. Car dès qu'elle avait su écrire seule, la petite fille avait refusé que sa mère se charge de transcrire ce qu'elle voulait dire à son père.

Ces échanges entre elle et lui ne leur appartenaient qu'à eux deux. Elle y tenait d'autant plus que lorsqu'il était à Lodève, Patrick Tournemire devenait une ombre muette et

distante, incapable de partager quoi que ce fût avec sa fille.

Lorsqu'il était loin, par l'écriture, il arrivait à communiquer. Mais à la maison, par la parole, il ne savait plus faire. Pour leur plus grande frustration à tous les deux.

Isabelle en était venue à espérer que son père parte de plus en plus souvent : paradoxalement, elle ne se sentait jamais plus proche de lui que lorsqu'il se trouvait à l'autre bout du monde !

Jacqueline aussi vivait fort bien l'éloignement de son mari. S'était-elle jamais senti quelque chose en commun avec lui, d'ailleurs ? À vrai dire, non. Elle ne l'aurait avoué pour rien au monde (même à Maryvonne, elle s'interdisait d'en parler) mais Patrick Tournemire restait pour elle un étranger.

Un étranger dont elle partageait le lit, certes, mais qui sait ce qui se passe dans la tête d'une femme mariée contre son gré, à qui elle pense, lorsqu'elle se soumet au devoir conjugal ? Même quand le plaisir l'affolait, la prenant par surprise, elle ne se sentait rien en commun avec l'homme qui le lui procurait.

A-t-on besoin d'aimer son partenaire sexuel pour éprouver du plaisir ? Bien sûr que non : la révolution de ce fameux mois de mai l'avait suffisamment clamé !

Mais tout bien considéré, le quotidien de Jacqueline lui paraissait tout de même plus léger lorsque son mari (un mot qu'elle avait toujours,

des années plus tard, le plus grand mal à prononcer) en était absent.

Isabelle suffisait largement à lui compliquer la vie.

Quand le nourrisson avait grandi, les cris avaient cessé de résonner dans la maison des Tournemire. C'était toujours mieux que rien. Mais l'enfant avait conservé cette manie de froncer les sourcils en serrant les poings qui mettait sa mère tellement mal à l'aise.

Assise par terre dans son parc, ou dans sa chaise haute, Isabelle continuait de crucifier sa mère du regard. Jacqueline le supportait de plus en plus mal. La puissance de ce regard d'enfant, sombre et fixe (la petite clignait très rarement des paupières) lui faisait courir des frissons glacés tout le long du dos. Tous les moyens étaient bons pour s'y soustraire. Et lorsque Jacqueline serrait sa fille contre elle, ce n'était pas pour lui démontrer son affection, mais bel et bien pour ne plus avoir à affronter son regard.

De cet amour impossible entre une mère et sa fille était née une solitude infinie. Tant pour l'une que pour l'autre.

Pendant les années qui avaient suivi, Jacqueline avait longtemps espéré (et manœuvré pour) tomber enceinte à nouveau. L'arrivée d'un second enfant aurait anéanti le huis clos insupportable qui la liait à sa fille. Et si, par un heureux hasard, il s'agissait d'un garçon, il lui

semblait qu'elle pourrait mettre fin à une espèce de malédiction. Mais ses efforts avaient été vains.

Son corps refusait de porter à nouveau un enfant. À moins que Patrick soit incapable de lui en donner un ? Après tout, sa fécondité n'avait jamais été prouvée. Et il était tellement... médiocre, dans tous les domaines de sa vie.

Même au sein de l'armée, il n'occupait qu'un poste secondaire. C'était en tout cas ainsi que le voyait son propre père. Le père de Jacqueline aussi, sans doute...

La logistique... Qui aurait pu s'enorgueillir de faire partie des services logistiques de l'armée ? Évidemment, sans eux, pas grand-chose ne peut vraiment se passer. Mais ce ne sont jamais eux qui sont responsables des coups d'éclat. Qui sont aux premières loges.

Tout le monde n'a pas l'étoffe d'un héros. Et Patrick Tournemire encore moins qu'aucun autre.

« Finalement, nous sommes bien assortis, tous les deux, se disait Jacqueline les jours de cafard : nous sommes deux ratés. »

La première fois que Maryvonne lui avait parlé des démarches qu'elle avait initiées en vue d'une adoption, Jacqueline s'était tout de suite sentie soulagée. Si son amie devenait mère à son tour, elles retrouveraient peut-être un peu de leur ancienne complicité. Et puis, les deux enfants s'amuseraient sans doute ensemble. Elle n'aurait plus à supporter le poids de l'attention apparemment infatigable de sa fille.

Quand Maryvonne avait obtenu un poste dans le groupe scolaire Sacré-Cœur Saint-Joseph de Lodève, Jacqueline s'était vraiment sentie revivre. Son amie allait de nouveau habiter auprès d'elle. Elle se mit à reprendre goût à la vie.

Dès que Maryvonne passait la porte de chez elle, elle sentait une bouffée de bonheur l'envahir. Le bonheur... Une sensation tellement oubliée, tellement forte aussi, qu'elle lui brûlait la poitrine. Mon Dieu, qu'était-elle donc devenue ?

Elle n'avait guère plus de vingt ans, mais elle se sentait tellement vieille... Comme si plusieurs vies s'étaient déjà écoulées.

A contrario, Maryvonne lui semblait rajeunir chaque fois qu'elles se voyaient. Avec quel enthousiasme elle parlait de son métier, de ses élèves... de l'enfant qu'elle allait accueillir ! Car il

ne tarderait pas à arriver, elle en était sûre. Sûre et certaine !

D'ailleurs, Jacqueline en était sûre elle aussi : tout réussissait à Maryvonne. À croire que leurs destins, leurs trajectoires s'étaient croisés ou inversés, quelque part entre l'école primaire et l'université. La timide n'en finissait pas de prendre confiance en elle et de s'élever, alors que l'intrépide osait tout juste, désormais, sortir de chez elle et s'autoriser à faire des projets au-delà du menu du lendemain.

La vie, quelle farce...

« Maintenant que je vais être titulaire de mon poste, les choses vont s'accélérer, déclara Maryvonne dès qu'elle sut qu'elle allait enseigner à Lodève. Avec le statut de fonctionnaire, enfin assimilé, tout est plus facile. Je fais partie de l'État, maintenant ! La moindre des choses est qu'il me fasse confiance ! »

De fait, les vacances d'été n'étaient pas terminées qu'elle recevait un courrier lui annonçant l'arrivée d'une petite fille.

Aussitôt, elle avait couru annoncer la bonne nouvelle à Jacqueline.

« Regarde ! s'était-elle exclamée dès que son amie avait ouvert la porte de sa maison, en brandissant une feuille. Elle arrive !

— Qui ça ?

— Ma fille !

— Ta fille ?

— Mais oui ! Oh, Jacqueline, ce que tu peux être lente quand tu t’y mets ! Tu te souviens que j’ai fait une demande d’adoption ? Que j’attends un enfant ? Eh bien, ça y est, c’est officiel, je vais avoir une fille ! »

Tout en faisant de grands gestes de la main, Maryvonne était entrée dans le salon où Isabelle jouait avec sa poupée. Maintenant, elle parcourait la pièce en tous sens, riant, se parlant à elle-même, esquissant quelques pas de danse...

« Tu vas avoir une presque sœur ! » dit-elle enfin en s’agenouillant devant Isabelle.

Et il sembla à Jacqueline qu’un sourire de reconnaissance illuminait le visage de sa fille.

Les formalités durèrent encore quelques semaines, pendant lesquelles Maryvonne reçut des informations supplémentaires. Tout ce que l’on savait de l’enfant qu’elle allait accueillir.

La petite était âgée de trois ans.

« Comme Isabelle ! Tu te rends compte ? Elles vont être presque jumelles ! Comme toi et moi quand nous étions petites ! »

On l’avait trouvée dans une rue de Séoul alors qu’elle n’avait que quelques heures. Elle était nue, son cordon ombilical encore intact, dans un carton. C’était une enfant des rues, plus âgée évidemment, qui l’avait sauvée en l’amenant chez un médecin.

« Quelle horreur... dit Jacqueline en l'apprenant. Comment peut-on faire une chose pareille ? Abandonner son enfant dans un carton ?

— Sa mère ne devait pas pouvoir s'en occuper, considéra Maryvonne.

— Mais tout de même... Elle aurait pu la donner à quelqu'un... Au moins la déposer sur les marches d'une maison pour être sûre qu'on la trouve. Pas la mettre à la poubelle ! »

Maryvonne avait souri, provoquant l'étonnement de Jacqueline.

« Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? avait-elle dit en fronçant les sourcils.

— Rien. C'est juste que... Il y avait longtemps que je ne t'avais pas vue comme ça.

— Comment ça comme ça ? »

Maryvonne avait hésité.

« Vivante », finit-elle par lâcher.

Jacqueline s'était troublée.

« Tu sais que ta fille et toi vous avez le même regard quand vous fronchez les sourcils, comme ça ? C'est étonnant comme elle te ressemble. »

Isabelle, lui ressembler ? Pour la première fois, peut-être, Jacqueline s'était prise à voir sa fille comme une espèce de prolongement d'elle-même. Quelqu'un, en tout cas, qui lui était apparenté. Vraiment. C'était nouveau, c'était étonnant, et c'était... agréable !

Sans même s'en rendre compte, la jeune femme s'était redressée, inspirant profondément.

Une énergie nouvelle (ou plutôt très ancienne, comme oubliée) circulait dans ses veines. La vivacité de sa fille, la violence, parfois, de ses réactions, la renvoyaient loin en arrière, à l'époque où elle-même était une petite fille bien décidée à aller de l'avant.

Comme cette fois où elle avait refusé de « lire » des lettres, en maternelle : seuls les mots l'intéressaient ; pour elle qui savait déjà déchiffrer le journal, des lettres seules n'avaient aucun sens et ne présentaient aucun intérêt.

Ce jour-là, après le départ de Maryvonne, elle ne s'était pas dérobée au regard perçant d'Isabelle. Elle l'avait affronté. Avait laissé l'enfant sonder son âme. Petit à petit, elle avait senti l'angoisse se dissoudre dans une espèce d'acceptation, d'accord tacite. Non, la petite n'était pas son ennemie. Ce n'était pas parce qu'elle lui rappelait sans cesse un passé qu'elle aurait préféré oublier qu'elle devait la considérer comme toxique.

Ce jour-là, la mère et la fille avaient signé un pacte de non-agression. Il tiendrait le temps qu'il pourrait.

Les parents Pagès, de leur côté, avaient été très loin de partager l'enthousiasme de leur fille. Quand Maryvonne leur avait parlé de ses démarches, ils avaient d'abord été trop surpris pour réagir vraiment.

Adopter des enfants du bout du monde, quelle drôle d'idée ! Les jeunes d'aujourd'hui ne savaient décidément plus quoi inventer. À croire que ce mois de mai 1968 avait empoisonné les cerveaux les plus raisonnables. Car enfin, de tout temps, Maryvonne s'était vue mariée à un boucher et mère de ses propres enfants.

« C'est vous qui m'avez toujours vue comme ça, avait rectifié leur fille. Moi, je n'avais jamais vraiment réfléchi à ce que je pouvais devenir. À toutes les autres options.

— Mais enfin, tu ne vas quand même pas élever un enfant toute seule ! s'était écriée la mère.

— Et pourquoi pas ? Je ne serais pas la première.

— Mais... Et les gens... Les clients... Qu'est-ce qu'ils vont dire ?

— Qu'ils disent ce qu'ils veulent. Ce n'est pas mon problème. Et puis, ce n'est pas parce que j'adopte un enfant que je ne vais pas me marier après.

— C'est ça ! avait grommelé le père. Parce que tu crois qu'il y aura un garçon suffisamment insensé pour épouser une fille-mère ?

— Je ne serai pas fille-mère. Je serai une mère célibataire. Ce n'est pas la même chose.

— Ah oui ? Et en quoi est-ce différent ?

— Cet enfant, ce n'est pas moi qui l'aurai porté. Et puisque c'est tout ce qui intéresse les hommes avant de se marier... je serai toujours vierge.

— Maryvonne ! s'était exclamée la mère. Comment parles-tu à ton père ?!

— Je lui parle très simplement, avec le plus grand respect, mais en appelant un chat un chat. Les femmes ont le droit de parler de leur corps, Maman, ce n'est pas un sujet tabou. Il va falloir vous y faire. Tous les deux. »

Si Monsieur et Madame Pagès étaient tous les deux inquiets, ce n'était pas tout à fait pour les mêmes raisons.

Antonin Pagès se désolait surtout à l'idée que sa boucherie-charcuterie ne pourrait pas rester dans la famille. Il fallait un homme pour reprendre l'affaire : la boucherie, ce n'était pas une affaire de femmes. Sans compter que Maryvonne avait déjà un métier... et qu'elle ne faisait pas mine d'être prête à l'abandonner ! Or si elle adoptait un enfant, il était clair pour le père de la jeune femme qu'elle ne se marierait jamais.

Pour sa part, Marie Pagès se souciait surtout du qu'en-dira-t-on. De la réputation de sa fille, et partant, de la sienne. Une famille, une vraie, c'est d'abord un mari, puis un enfant, dans cet ordre. Ou plusieurs, si on a de la chance. Elle-même avait tellement rêvé d'une famille nombreuse... Si Maryvonne adoptait un enfant à l'âge de vingt et un an, jamais elle n'aurait d'enfant à elle. Et Marie Pagès n'aurait pas de « vrais » petits-enfants.

Pourquoi diable avaient-ils accepté que leur fille se lance dans l'enseignement après avoir

obtenu son bachot ? Les années qu'elle avait passées à Montpellier lui avaient farci la tête d'idées nouvelles, toutes plus invraisemblables les une que les autres.

Comme si tout allait changer, juste parce qu'une tripotée d'étudiants s'était mis en tête de lancer une grève générale... Intellectuels, peut-être, mais cela ne les empêchait pas de ne rien avoir dans la cervelle ! Qu'on les mette au travail, un peu, et on verrait ce qu'ils en feraient, de toutes leurs grandes idées...

Et puis Elena était arrivée.

Vêtue d'une robe rouge et chaussée d'une paire de sandales blanches qui lui avaient été fournies par l'association qui l'avait fait venir à son arrivée sur le sol français, ses cheveux d'un noir brillant, raides comme des spaghettis crus, coupés au carré et ses yeux fendus laissant entrevoir un regard d'onyx, elle avait ému Marie Pagès au-delà de tout ce que celle-ci avait pu imaginer auparavant.

La mère de Maryvonne n'avait rien dit. Elle avait essuyé ses mains sur le tablier qui ne la quittait jamais lorsqu'elle était chez elle, s'était approchée de la petite et l'avait prise dans ses bras. L'enfant se laissait faire, curieuse mais pas réticente. Elle se penchait en arrière pour mieux voir le visage de la femme qui l'avait soulevée de terre. Pas un mot, pas un sourire. Mais elle avait fini par se rapprocher de Madame Pagès et refermer ses petits bras autour de son cou.

Avant que sa mère ne détourne la tête, Maryvonne avait eu le temps d'apercevoir les larmes qui remplissaient ses yeux.

« Cette petite a eu de la chance. C'est bien, ce que tu as fait, avait finalement lâché Marie Pagès le soir même, quand Elena avait été couchée.

— C'est sûr qu'elle sera mieux chez toi que dans son orphelinat, avait ajouté Antonin. Mais ce n'est pas comme ça qu'on va assurer l'avenir de la boutique ! »

Sa femme avait alors prononcé ces mots improbables :

« Si personne ne la reprend dans la famille, on pourrait la vendre, non ? »

Antonin Pagès n'avait rien dit et c'était peut-être ce qu'il y avait de plus étonnant. Il aurait dû tempêter, crier, taper du poing sur la table... Ou au moins se lever et partir en claquant la porte pour marquer sa désapprobation. Mais non : il était resté silencieux. Longtemps. Les yeux dans le vide. Et puis il avait hoché la tête.

« On pourrait, oui. »

Maryvonne, tout comme Jacqueline, ne gardait pas un souvenir impérissable de son statut d'enfant unique. Bien au contraire ! Elle se rappelait surtout les longues heures passées à jouer seule dans l'arrière-boutique, au milieu des odeurs de viande et de charcuterie.

Elle se revoyait, à genoux sur une chaise, le front collé à la vitre, en train de regarder ce qui se passait dehors. S'inventant mille histoires. Imaginant tous les amis qu'elle pourrait se faire si elle passait de l'autre côté de la fenêtre. Parant ce monde inaccessible de toutes les vertus. L'idéalisant tellement que lorsqu'elle avait été en

âge de l'affronter, pour aller à l'école, elle s'était sentie tétanisée par l'enjeu.

Il avait fallu faire venir à Lodève la grand-mère maternelle. Pour qu'elle amène Maryvonne à l'école. Jusqu'à ce que celle-ci rencontre Jacqueline !

Elena avait déjà trois ans. Pour qu'il n'y ait pas une trop grande différence d'âge entre elle et l'enfant suivant, il fallait lancer aussi vite que possible les démarches nécessaires pour une deuxième adoption.

« Si tôt ? s'était étonnée Marie Pagès.

— Oui. Pour Elena, les choses sont allées vite, mais imagine que ce ne soit pas le cas pour le suivant ? Je ne veux pas que mes enfants aient cinq ou six ans d'écart !

— Et... Tu penses en adopter combien, au total ?

— Je ne sais pas. Je vais déjà voir comment je m'en sors avec deux.

— Tu te rends compte qu'avec deux enfants, tu réduis encore tes chances de te marier ? »

Maryvonne s'était contentée de hausser les épaules.

« Tu sais, le mariage, ce n'est pas forcément un but dans la vie. On apprend aux petites filles à en rêver, mais dans la réalité ça ne se passe pas toujours très bien. Les contes de fées, ça n'existe que dans les livres. Il n'y a pas assez de princes et de preux chevaliers pour épouser toutes les Cendrillon du monde. »

En elle-même, la jeune fille se disait surtout que de toute façon, elle n'avait aucune espèce d'envie de se marier. Mais jamais elle ne l'aurait dit à sa mère : inutile de la peiner pour rien ! Après tout, si rêver d'un futur mariage pour sa fille la rendait heureuse, où était le problème ? Du moment qu'elle ne lui imposait rien...

Maryvonne n'avait participé en rien aux événements de mai 68. Elle avait trouvé sa propre façon de gagner sa liberté. En douceur, mais avec fermeté.

Parfois, elle tentait de se mettre à la place de Jacqueline lorsque ses parents étaient venus la chercher à Montpellier. Se serait-elle laissée enfermer ? Aurait-elle accepté de dire « oui » à un homme qui l'aurait laissée indifférente ? Quelque chose au fond d'elle-même lui assurait que non. Mais comment savoir ? Il suffisait de voir à quel point la grossesse avait transformé Jacqueline, la faisant passer d'un extrême à l'autre.

Elena avait profité de ce mois d'août à Montpellier pour passer son permis de conduire. L'idée ne venait même pas d'elle (c'était Maryvonne qui l'avait poussée), mais elle l'avait tout de suite adoptée. Après le permis viendrait la voiture, bien sûr. Et la liberté ! Elle n'allait pas laisser passer une telle occasion.

Isabelle en aurait bien fait autant. Malheureusement, elle n'avait pas encore l'âge nécessaire puisqu'elle ne fêterait ses dix-huit ans que le 31 décembre. Cela dit, ce qui la faisait vraiment rêver, c'était le permis moto ! Mais comme ses parents ne le lui paieraient jamais, elle devrait se débrouiller par elle-même pour le financer. Plus tard.

Car Jacqueline et Patrick le lui avaient déjà promis : elle aussi passerait son permis. Dès le mois de janvier. Et ils lui achèteraient une voiture neuve.

En fait, Patrick Tournemire espérait surtout qu'une fois qu'elle aurait son propre moyen de transport (à quatre roues) sa fille oublierait ce fantasme du deux-roues à moteur. Elle réaliserait bien vite que pour transporter tous ses bagages ou sortir avec ses copines, la voiture était une bien meilleure option.

Comme elle voulait avoir passé son permis avant la rentrée, Elena avait opté pour une formation courte : un stage de deux semaines. C'était intensif, mais après on n'en parlerait plus.

Le premier jour avait été exclusivement consacré au code de la route. Un vrai bourrage de crâne. Pendant huit heures, quatre heures le matin et quatre heures l'après-midi, elle avait eu droit à des séries de questions.

Ils étaient une vingtaine dans la salle obscure. La plupart entre dix-huit et vingt-cinq ans. Deux exceptions : un routier d'une cinquantaine d'années qui s'était vu retirer le permis pour cause de conduite en état d'ébriété et devait le repasser, et une femme de quarante ans qui venait de divorcer et devait désormais se débrouiller seule. Évelyne.

Les deux adultes avaient le plus grand mal à retenir tout ce que l'instructeur leur disait. Ils n'étaient plus, comme les plus jeunes, habitués à apprendre des leçons. Sans compter que la quantité d'informations et le nombre de détails auxquels il fallait faire attention sur les diapositives qu'on leur projetait avait de quoi faire tourner la tête.

Mais là où le routier ne faisait que se trouver des excuses et se plaisait à répéter que : « C'est de la théorie, tout ça ; sur la route, les choses se passent pas comme ça ! » Évelyne serrait les dents

et n'hésitait pas à répéter plusieurs fois à voix basse les choses qui lui posaient problème.

Le hasard avait voulu qu'Elena se trouve à côté d'elle le premier matin. Dès la fin de la journée, un lien d'amitié avait commencé à se nouer entre elles. Lorsqu'Évelyne ne comprenait pas bien et que l'instructeur ne prenait pas le temps d'expliquer les choses différemment, la jeune fille prenait le relais.

« Je ne vais jamais y arriver... se lamenta Évelyne le premier soir.

— Bien sûr que si ! l'encouragea Elena. Vous n'êtes pas plus bête qu'une autre.

— Plus bête, peut-être pas, en effet. Mais plus vieille, ça, c'est sûr !

— Et alors ? On perd pas son intelligence en vieillissant, que je sache ! »

Évelyne avait souri.

« Tu as raison. Mais ça va quand même être compliqué.

— Je peux vous aider, si vous voulez... Si vous avez encore suffisamment d'énergie, je peux réviser un peu avec vous.

— Tu ferais ça ?! Tu n'as pas plutôt envie de retrouver des jeunes de ton âge ? Je pourrais être ta mère !

— Je ne connais pas encore grand monde ici : je viens d'arriver à Montpellier, pour mes études. Et c'est pas parce que vous avez l'âge d'être ma mère que je peux pas vous aider.

— D'accord. Mais à une condition.

- Laquelle ?
- Arrête de me vouvoyer. »

Les débuts avaient été difficiles. Elena avait beau faire, elle n’y arrivait pas. Tutoyer quelqu’un de beaucoup plus âgé qu’elle, non seulement cela ne lui était jamais arrivé, mais en plus on lui avait toujours dit que c’était malpoli. Que le vouvoiement était une marque de respect.

Évelyne s’était montrée agacée.

« Mais c’est moi qui te le demande ! Je me sens bien assez vieille comme ça quand je me vois au milieu de vous tous ; je n’ai pas besoin que tu me le rappelles. Oublie un peu ce qu’on t’a inculqué ! »

Et en soupirant, elle s’était allumée une cigarette.

Toutes les deux avaient trouvé place au fond d’un bar dont les clients étaient amassés près du bar, les yeux rivés sur un écran de télévision qui diffusait un match de football. Personne ne faisait attention à elles. C’était au point qu’Elena avait dû se lever pour faire prendre conscience au patron de leur présence.

Sans quitter l’écran des yeux, il les avait rapidement servies avant de rejoindre les rangs des amateurs de foot.

Les mains autour de son verre (elle avait commandé une limonade additionnée d’une rondelle de citron) Elena observait sa nouvelle amie. Adossée à la banquette en skai, Évelyne

tirait de longues bouffées de sa cigarette. Elle semblait un peu ailleurs.

Quand elle prit conscience du regard de la jeune fille posé sur elle, Évelyne se troubla.

« Excuse-moi, j'avais la tête ailleurs.

— C'est ce que j'ai vu, sourit Elena. Vous voulez qu'on attende un peu avant...

— Tu.

— Quoi ?

— Tu. Je t'ai demandé de me tutoyer.

— C'est vrai. Tu... Tu veux qu'on attende un peu avant de s'y mettre ?

— Non. Tout de suite, c'est bien. »

Puis, remarquant le regard d'Elena posé sur sa cigarette :

« Excuse-moi, tu en veux une ? »

La jeune fille hésita une demi-seconde.

« Ça ne vous... Pardon, ça ne te dérange pas que je fume ? »

Évelyne ouvrit des yeux ronds.

« Pourquoi est-ce que ça me gênerait ? Je fume aussi !

— Peut-être, mais vous... Pardon, tu ! Tu es une adulte, et moi, j'ai dix-huit ans.

— Dix-huit ans, c'est l'âge de la majorité, non ? sourit Évelyne. Depuis 1974. Ça fait douze ans ! Alors, tu es autant adulte que moi. »

De son sac à main, elle sortit un paquet de Camel et un briquet. Les tendit à Elena.

« Sers-toi. »

La jeune fille sortit une cigarette du paquet, l'alluma, tira quelques taffes nerveuses avant de s'adosser à son tour.

« Si ma mère me voyait ! rit-elle tout à coup.

— Elle ne veut pas que tu fumes ? Elle te trouve trop jeune ?

— Trop jeune et trop... fille ! Elle est pourtant assez ouverte et moderne pour tout un tas de choses, mais elle considère quand même qu'une femme qui fume, c'est vulgaire. Alors, elle dit que c'est mauvais pour la santé ! »

Évelyne grimaça en penchant la tête de côté.

« Je connais ça. Mes parents sont un peu comme ça... Non, en fait, ils sont pires ! Alors, pendant longtemps, j'ai évité de fumer devant eux. Mais depuis mon divorce, je fais moins attention. Et tu sais quoi ? Je ne sais pas ce qui les dérange le plus, le fait que j'aie demandé le divorce ou le fait que je fume !

— C'est vous... Je veux dire, c'est toi qui as demandé le divorce ?

— Oui. Le jour où j'ai trouvé mon mari avec une autre femme dans mon lit, je me suis dit que j'en avais assez vu et qu'il fallait que je passe à autre chose. Mes parents l'ont très mal pris... C'est vrai, quoi : ce n'est pas si grave, un mari qui trompe sa femme ! Au contraire ! Ça prouve qu'il est en pleine forme ! Grosso modo, c'est ce que m'a dit mon père. Quant à ma mère...

— Elle trouve qu'une femme divorcée n'est pas très fréquentable, termina Elena.

— Exactement. Je vois que tu as tout compris. »

En parallèle de la formation des futurs conducteurs, le centre dans lequel Elena et Évelyne étaient inscrites assurait la formation de futurs moniteurs d'auto-école. Ceux-ci avaient évidemment besoin de cobayes. Aussi venait-on régulièrement frapper à la porte de la salle obscure.

« On a besoin de deux élèves », disait celui qui entrait.

Le formateur désignait alors les personnes qui allaient passer une heure en voiture. De préférence celles qui assimilaient sans problème les cours de code. Aussi, Elena fut bien vite de la partie.

La première fois, on la conduisit auprès d'un homme. Âgé d'une cinquantaine d'années, pour autant qu'elle pût en juger, il avait le crâne rasé, portait de grosses lunettes rondes affublées de montures rouge vif et lui tendit une main molle.

« Bonjour, jeune fille. Venez avec moi, vous allez m'aider à former mes élèves ! »

Dehors, une voiture les attendait. Deux personnes se trouvaient déjà à l'intérieur : un jeune homme à l'avant, une jeune femme à l'arrière.

« Je vous en prie, installez-vous ! » sourit l'homme chauve en ouvrant la portière conducteur à Elena.

Lui-même s'installa derrière elle, à la place restée libre.

« À combien de leçons de conduite en êtes-vous ? demanda-t-il.

— Deux heures. J'ai surtout fait du code, pour le moment.

— Parfait ! Absolument parfait ! s'enthousiasma l'homme. Vous êtes donc une débutante. Exactement ce qu'il nous faut ! D'ailleurs, le jeune homme qui va vous servir de moniteur n'a guère plus d'heures de conduite que vous. Vous êtes faits pour vous entendre ! »

Elena regarda son voisin du coin de l'œil. Il n'avait pas l'air de trouver la situation plus drôle qu'elle.

« Détendez-vous, voyons ! dit l'homme à l'arrière en lui tapotant l'épaule. Je plaisante ! Et si on y allait, maintenant ? »

Une demi-heure plus tard, Elena se gara sur un parking. En bataille, à gauche. Elle dut s'y reprendre à deux fois.

« Parfait ! déclara l'homme chauve. Maintenant, nous allons changer d'élève. Enfin, de moniteur, je veux dire ! »

Le jeune homme qui occupait la place passager, à côté d'Elena, détacha sa ceinture de sécurité en poussant un soupir de soulagement.

Soulagement que la jeune femme qui le remplaça était bien loin de ressentir.

« Allons-y ! » dit joyeusement l'instructeur.

Elena passa la première et s'apprêtait à démarrer lorsqu'elle fut saisie par un cri.

« Stop !

— Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai oublié quelque chose ? s'enquit-elle en cherchant dans le rétroviseur intérieur le regard de l'homme chauve.

— Pas du tout ! Mais voyons, Mademoiselle, vous n'avez pas vu comment votre élève a passé sa vitesse ?

— Eh bien... bredouilla l'élève monitrice. Je n'ai rien vu d'anormal.

— Rien vu d'anormal ?! Mais elle a empoigné le levier comme le manche du balai qu'elle doit passer une fois par semaine chez elle ! Avec la même violence !

— Je passe le balai plus d'une fois par semaine, ne put s'empêcher de préciser Elena.

— Vous êtes une bonne ménagère, alors ! Mais ce n'est pas comme cela qu'on manipule le levier de vitesses d'une voiture. Il faut de la souplesse dans le mouvement. De la douceur. Vous voyez ?

— Euh... Non, pas vraiment.

— Imaginez que c'est quelque chose de fragile. Prenez-le délicatement dans votre main. Pensez à votre petit ami ! Vous voyez mieux, là ? Allons, reprenons. »

Elena démarra sans faire de commentaire et la leçon reprit comme si de rien n'était. Quelques minutes plus tard, alors qu'elle roulait en pleine campagne, un nouveau cri retentit à l'arrière.

« Stop ! Stop ! Arrêtez-vous !

— Là ? Mais il n'y a pas de place pour s'arrêter !

— Arrêtez-vous au bord. Mettez vos feux de détresse, ça suffira ! »

À peine avait-elle stationné son véhicule que l'homme chauve bondit hors de la voiture, traversa la route et s'approcha d'une vache qui broutait quelques mètres plus loin. Arrivé à sa hauteur, il entreprit de la caresser. De lui gratter le crâne au milieu du front.

Elena ne savait que penser. La jeune femme qui était assise à côté d'elle dit simplement :

« Il ne faut pas faire attention.

— Ce type est complètement cinglé ! » ajouta le jeune homme de l'arrière.

Quand l'instructeur rentra dans la voiture, quelques minutes plus tard, il arborait un sourire béat.

« Vous avez vu comme elle est belle, cette vache ? »

Personne ne s'aventura à lui répondre.

Le lundi de la seconde semaine, tout le monde passa l'examen du code. Il fallait laisser la possibilité aux éventuels recalés de retenter leur chance le mercredi.

Sur les vingt et un candidats, ils furent au nombre de quatre. Le routier en faisait partie, ce qui lui donna une raison supplémentaire de râler. Au point que l'instructeur en arriva à le menacer de l'exclure de la formation.

« Si vous voulez réussir la prochaine fois, il va falloir changer d'état d'esprit !

— Faudrait plutôt qu'il change d'esprit tout court », chuchota Elena à Évelyne.

Cette dernière étouffa un fou-rire. Elle-même avait fait juste le nombre de fautes réglementaires. Son soulagement faisait plaisir à voir.

« Tout ça, c'est grâce à toi, dit-elle à Elena.

— N'importe quoi ! répondit la jeune fille en haussant les épaules. C'est parce que t'as bossé que tu l'as eu. Ce... crétin, s'il s'en était donné la peine, il aurait pu l'avoir lui aussi. Au lieu de râler tout le temps et de se trouver des tas de bonnes raisons... C'est bien les mecs, ça !

— Qu'est-ce que tu connais aux mecs, comme tu dis ? » s'amusa Évelyne.

Elena haussa à nouveau les épaules.

Désormais, l'une comme l'autre passaient la journée entière dans la voiture. Ils parlaient à quatre, parfois cinq lorsque l'instructeur des élèves-moniteurs était de la partie, dont trois élèves-conducteurs qui prenaient le volant à tour de rôle. C'était intense mais efficace : à la fin des deux semaines, tous ceux qui avaient suivi le stage obtinrent le précieux papier rose.

Pour fêter l'événement, Elena avait acheté une bouteille de champagne et invité Évelyne dans le studio d'Isabelle. Ses deux amies ne se connaissaient pas encore ; il était temps que cela change !